

Le futur proche

Le cercle d’Arcadie d’Amélie Laurence Fortin

Nathalie Côté

Numéro 136, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, N. (2020). Compte rendu de [Le futur proche / *Le cercle d’Arcadie* d’Amélie Laurence Fortin]. *Inter*, (136), 152–155.

Le futur proche *Le cercle d'Arcadie* d'Amélie Laurence Fortin

Nathalie Côté

En mars 2020, alors que le corona-virus commençait à occuper tous les esprits, la visite de l'installation d'Amélie Laurence Fortin à la Galerie des arts visuels a été un moment esthétique salvateur, un moment où seule l'expérience d'être au cœur du monde fictif compte. Nous ne nous doutions pas alors que la galerie d'art allait fermer précipitamment quelques jours plus tard pour cause de confinement.

Dans cette installation colorée à souhait, il est question du futur et de notre manière de l'envisager. Une grande tapisserie géométrique donne le ton à l'ensemble. Elle est visuellement le prolongement de la tuyauterie industrielle de la galerie. Images de volcans, d'éclairs et autres motifs futuristes sont répétées. L'artiste s'inspire de recherches concernant les voyages sur Mars et ses volcans – le cercle d'Arcadie est le nom de l'un d'eux. Mais surtout, l'énergie est au centre de ses préoccupations, comme elle l'explique :

Dans ces futurs que j'anticipe, je ne cherche pas à nommer les résultats des actions humaines passées sur notre environnement (les changements climatiques). Je m'intéresse plutôt à notre responsabilité humaine dans la recherche de solutions pour développer une gestion efficace de l'énergie. Ma recherche *in situ* s'accommode très bien de concepts d'efficacité énergétique. Avant de développer les pièces de cette exposition, j'ai pris le temps nécessaire pour observer l'espace de la galerie, en portant une attention particulière sur ses forces et ses faiblesses, ses zones de tension, la distribution de l'air, son architecture particulière, le parcours imposé par son aménagement, etc. Chaque œuvre a ainsi été pensée pour maximiser les angles morts énergétiques de cet espace, en explorant ses possibles, en intégrant tout ce qui a été le plus souvent nié dans l'histoire des expositions de la galerie¹.

Dans cette installation, sorte d'éloge des circuits courts, l'espace d'exposition participe aux sens des œuvres en mettant en valeur les origines industrielles des lieux, la Galerie des arts visuels de l'Université Laval étant située dans une ancienne manufacture textile du quartier Saint-Roch. La ventilation est utilisée pour faire se mouvoir lentement des cheveux synthétiques suspendus au plafond. À cet égard, il s'agit de l'objet sculptural le plus intelligent et le plus poétique de l'ensemble. L'œuvre *in situ* par excellence apparaît comme une excroissance de la galerie. Elle ne pourrait être nulle part ailleurs...

Un ventilateur industriel, déposé au sol, tourne au ralenti. Il est plus sculptural que fonctionnel, comme l'indique le néon encastré dans la boîte circulaire faisant office d'astre éclairant l'espace.

Faite de matériaux de construction, une structure rouge évoque la forme d'un drapeau. C'est un objet à la fois ouvert et fermé sur lui-même, un espace dans lequel nous entrons physiquement. La forme rouge réfère au drapeau utilisé par les navires pour indiquer qu'ils chargent ou déchargent des matières dangereuses. Elle a une présence sans équivoque.

Tout ici évoque l'ancienne manufacture, nous rappelant par le fait même que ces espaces transformés en espaces culturels de la société postindustrielle, que nous apprécions tant, témoignent aussi d'un déplacement de l'exploitation des travailleuses et des travailleurs de l'industrie manufacturière loin des regards, en Chine ou au Bangladesh. Mais ce n'est pas manifeste tant ce sont les qualités plastiques de l'ensemble qui nous intéressent d'abord.

LE CHANT QUI TRANSPORTE

L'expérience prend son envol lorsque nous entendons un chant féminin provenant d'une ouverture dans un des murs de la galerie, derrière une petite porte, où est installé l'enregistrement. C'est la voix de la chanteuse d'opéra France Bellemare que l'artiste a rencontrée il y a une dizaine d'années alors qu'elle voyageait régulièrement entre Québec et Montréal et qu'elle accueillait des passagers. Les deux femmes se sont liées d'amitié à ce moment-là. Devenue soprano à l'Opéra de Montréal, France Bellemare a accepté d'enregistrer un extrait d'opéra du compositeur russe Rachmaninov pour Amélie Laurence Fortin.

Celle-ci décrit ainsi l'apport de France Bellemare à son installation :

Son interprétation, mêlant la tragédie, l'espoir, l'amour et la solitude à la fois, a agi comme un déclencheur important dans ce qui deviendra la trame sonore de l'exposition *Le cercle d'Arcadie*. Une fois la méthodologie et l'impression globale recherchée trouvées, nous sommes passées à l'enregistrement en studio où nous avons travaillé sur de courtes phrases sonores sans texte. De cette heure d'enregistrement, j'ai sélectionné sept courts fragments qui ont été édités pour laisser des temps de silence permettant de mettre de l'avant le son naturel du système d'aération de la galerie².

ET IN ARCADIA EGO

Le titre de l'installation, *Le cercle d'Arcadie*, réfère à la fois au nom d'un volcan de la planète Mars et au tableau *Les bergers d'Arcadie* du peintre français du XVII^e siècle Nicolas Poussin. Mais c'est après avoir terminé son installation que l'artiste a fait le lien entre celle-ci et le tableau du XVII^e siècle.

Le tableau dépeint un groupe de trois jeunes bergers découvrant, pendant leur promenade, une épitaphe sur laquelle sont gravés ces mots : « *Et in Arcadia ego* » (Même en Arcadie, j'existe). Cela pourrait ainsi signifier que « même ici, dans ce lieu paradisiaque, la mort existe ». La scène pastorale s'inspire du récit du poète Virgile sur l'Arcadie mythique des Grecs anciens, que l'historien de l'art Erwin Panofsky décrit comme un lieu où règnent « végétation luxuriante, printemps éternel, inépuisable loisir d'aimer »³, voire une sorte de paradis.

Cependant, l'installation d'Amélie Laurence Fortin a une parenté lointaine avec l'Arcadie des Grecs, ce lieu idéal. Pour le commissaire Pawel Kaminski, « le cercle d'Arcadie tente de faire surgir ces événements difficilement contrôlables, des visions périphériques éloignées aux frontières de notre champ visuel. [...] Ici l'Arcadie n'évoque pas une civilisation perdue, mais renvoie plutôt à des changements spontanés émergents, se produisant de manière naturelle, soulignant ainsi l'importance de futurs alternatifs et pluriels, au détriment d'une perspective monolithique »⁴.

Par-delà les récits possibles que suscite l'installation sur les stratégies pour envisager un futur incertain, coûte que coûte meilleur malgré tout, dans cet espace fictif où domine la couleur et où les sens sont convoqués, le sujet, finalement, c'est nous, avec nos émotions et nos sensations. « C'est le regardeur qui fait le tableau », disait Marcel Duchamp.

1 Entrevue avec l'artiste par courriel à l'été 2020.

2 *Ibid*

3 Erwin Panofsky, *L'œuvre d'art et ses significations, essais sur les arts visuels*, Paris, Gallimard, 1969, p. 283.

4 Propos du commissaire dans le dépliant accompagnant l'exposition.

p. 154

Amélie Laurence Fortin, *Le cercle d'Arcadie*, Galerie des arts visuels, 2020. Photo : Galerie des arts visuels – Michel Boucher.



